Louis XVI

RÉPONSE
DU ROI DE FRANCE,
A LA LETTRE
DU ROI D'ANGLETERRE.

RÉPONSE
DU ROI DE FRANCE,
A LA LETTRE
DU ROI D'ANGLETERRE.

Je ſerai plus laconique, mon Frere ; j'ai lu avec le plus grand plaiſir votre lettre, digne d'un ami anglois. Je vous avouerai de bonne foi (cela ſoit dit entre nous) que mes oreilles accoutumées à la baſſe flatterie & à une vile adulation, n'auroient pas reçu ni écouté avec le même ſang-froid ces remontrances de la part d'un de mes Sujets, fut-ce le Dieu tutélaire des François. Les Rois de France n'aiment point les leçons ; la liberté angloiſe n'eſt point tolérée dans mon cabinet, & un Diogene ne joueroit pas à ma Cour impunément le rôle qu'il joua devant le grand Alexandre ; nous déteſtons les ciniques, &

les grandes vérités choquent notre amour-propre ; mais c'eſt bien différent de Roi à Roi ; l'on ſait entre ſoi ſupporter le vrai, ſans qu'il ſoit néceſſaire de montrer à ſes Peuples qu'on ſait le ſaiſir.

Je ſuis né juſte & bon, je cherche loyalement le bonheur de la Nation ; j'ai cru des gens que je penſois être ſinceres & intéreſſés à ma gloire ainſi qu'à la félicité publique ; j'ai été trompé : mes fautes en ont été les ſuites, elles ſont par là même bien excuſables & méritent d'être enſevelies dans l'oubli. J'aurois dû peut-être me fier un peu plus à moi, voir de mes propres yeux, & croire ſur-tout un Miniſtre zélé. Je ne l'ai pas fait, j'ai été même aſſez foible pour ſigner l'arrêt d'exil du ſeul homme de bien qui m'entouroit. Auſſi, touché d'un repentir ſincere, que des *meâ culpâ* n'ai-je pas dit depuis ? Second *David*, j'ai reconnu ma faute ſans le ſecours d'un autre *Mathan*, & je me ſuis humilié ; l'Ange exterminateur a remis le glaive dans le fou-

reau après m'avoir frappé des trois fléaux les plus redoutables : la famine m'enlevoit un peuple, la guerre existoit entre mes enfans, & la peste m'environnoit en la personne de mes vils corrupteurs. Eh bien ! avec l'aide de quelques êtres célestes que j'ai maintenant auprès de moi, j'ai fait disparoître la famine, cesser la guerre par la fuite de mes lâches adulateurs; & par la mort & l'exil de mes cruels flatteurs, j'ai exterminé la peste & ses ravages; mes yeux n'ont pas été plutôt débarrassés du bandeau qui les privoit de la lumiere, que j'ai extirpé en un jour, & anéanti les trois plus indomptables Tyrans de l'Univers.

On me faisoit, ajoutez-vous, envisager votre sort; on me montroit les dépenses de ma Maison bornées & les revenus de ma Couronne limités; c'est ce qui me courrouça contre mes Sujets; c'est ce qui m'engagea, concluez-vous, à vouloir verser le sang de mes Peuples. Désabusez-vous, mon cher Frere, je ne pourrois jamais être plus heureux, & vous allez en

juger vous-même. Possesseur d'un nombre infini de millions, je n'en avois pas un à moi; l'or qui étoit le prix des sueurs de mes enfans & même de leur vie, étoit comme le sang qui circule dans le corps humain; mille sangsues qui m'entourent, s'en étoient engraissées; & ce qui restoit dans mes coffres n'étoit qu'une masse légere & coagulée qu'ils n'osoient dévorer, crainte de subir le sort de cette grenouille qui voulut s'égaler au bœuf. Quant à mon pouvoir, ne sais-je point qu'un Roi est le premier Sujet des Loix, & que les Peuples ne nous confient l'autorité que pour les faire maintenir par notre exemple.

Un d'Art..... qui *eût crié aux armes* chez vous, y auroit mal passé son temps, me dites-vous; je le crois. Vous autres Anglois, lorsque vous avez du mauvais sang, vous le faites tirer aussi-tôt; nous François, nous cherchons à en corriger l'âcreté par des topiques. C'est au Peuple à juger & au Souverain à se taire dans cette occurence; la voix du sang ne me

touche point; en recevant la Couronne, j'ai adopté les François pour ma famille, elle m'appartient d'auſſi près que ceux qui ſortent comme moi de la ſeve des Bourbons; & celui qui trahit les intérêts de mon Peuple, fut-il mon fils, ne m'eſt rien.

Quant à la Reine, je ne dois pas m'établir juge entr'elle & moi. . . . . Si elle eſt coupable, il ne m'appartient pas à moi de l'accuſer. Je laiſſe à mon Peuple à juger par quelles manœuvres indignes, par quels conſeils déſaſtreux on a pu engager celle qui autrefois étoit ſon idole, dans le labyrinthe où elle ſe trouve aujourd'hui. Les ſcélérats qui l'entouroient ſont mille fois plus coupables. Du reſte, mon Peuple eſt ſenſible, humain, débonnaire . . . . . le repentir eſt dans le cœur de votre Sœur, & les larmes coulent de ſes yeux; . . . . . ces larmes peuvent être fauſſes, ſon repentir forcé; eh bien! que faire à cela? Lorſque le chat bleſſe, on lui rogne les griffes; & lorſqu'il mord, on lui briſe les dents; s'il

n'eſt plus utile, auſſi n'eſt-il plus nuiſible.

Je ſouhaiterois, comme vous, voir réaliſer le projet de l'union de nos deux Peuples; un tel lien nous rendroit les vainqueurs de l'Univers. Je prie Dieu, mon Frere, qu'il vous ait en ſa ſainte & digne garde.

A PARIS, chez LACLOYE, Libraire, à l'Orme Saint-Gervais.